

CINÉ-CAFÉ du 4 juin 2023



Claire a épluché les journaux pendant le festival de Cannes (qui a eu lieu du 16 au 27 mai), pour nous en faire un compte-rendu que voici :

1°) **Une sélection** qui fait la part belle aux films d'auteurs

Un festival qui a respecté la tradition des paillettes, des défilés de robes les plus osées, les mini scandales de quoi alimenter les commentaires qui n'apportent rien au cinéma.

Cependant un 76^{ème} festival reconnu dans l'ensemble pour son sérieux plutôt de bonne tenue, d'aucuns reconnaissant plutôt un bon cru.

S'il faut noter un réel progrès dans la présence de 7 femmes réalisatrices dont 3 françaises, sur les 21 films de la sélection, on reste encore bien loin de la parité.

Dans un milieu encore trop largement dominé par les hommes, le Festival de Cannes peut et doit mieux faire !

2°) **Une soirée de clôture** assez fade, plutôt tristounette sans émotion, une présidente assez compassée et les éternels remerciements qui n'en finissent pas.

Une présence importante de réalisateurs et acteurs venus d'Asie (Caméra d'or, prix de la mise en scène, du meilleur scénario et du meilleur acteur)

A noter une actrice remarquée et remarquable, Sandra Hüller, pour ses deux rôles dans 2 films primés, *L'Anatomie d'une chute* et *The Zone of Interest*.



3°) **Une palme d'or avec le film de Justine Triet "Anatomie d'une chute"** saluée par l'ensemble des critiques et commentaires divers et variés que j'ai pu lire, à part peut-être un avis plus nuancé du *Masque et la Plume* qui reconnaît un bon film mais pas du niveau d'une palme d'or.

Le film part de la chute du haut de sa maison d'un homme qui est retrouvé mort par son fils de 11 ans mal voyant. Accident ? Suicide ? Homicide ? Sa femme est suspectée.

Télérama salue, je cite " une Palme en or massif qui rachète les couacs".

Parmi ces couacs, le film de Tran Anh Hùg *La passion de Dodin Bouffant* et une incompréhension pour la sélection du film de Jean-Stéphane Sauvaire *Black Flies* avec Sean Penn. Avis partagé par *Le Monde*.

En contrepoint des paillettes et de cet entre-soi mondain, quelques films de la sélection qui méritent toute notre attention du point de vue de France Culture que je cite "Ce festival n'est pas étanche au monde, à ses souffrances et à ses luttes, loin s'en faut" et de citer :

- **The Old Oak** de Ken Loach : le pub *The Old Oak* est menacé de fermeture après l'arrivée de réfugiés syriens placés dans le village sans préavis. Son propriétaire rencontre une jeune syrienne qui possède un appareil photo.
- **Les feuilles mortes** de Aki Kaurismaki: Ansa, célibataire à Helsinki, travaille dans un supermarché sur la base d'un contrat zéro heure. Elle rencontre un travailleur aussi solitaire qu'elle, et alcoolique, qui finira par vaincre sa dépendance.
- **Les filles d'Olfa** de Kaouther Ben Hania, film primé plusieurs fois , Oeil d'Or, mention spéciale Prix Œcuménique, prix François Chalais, Prix de la citoyenneté, prix du cinéma Positif: les deux filles aînées d'Olfa, tunisienne mère de 4 filles, disparaissent. Alors commence un voyage fait d'espoir, de rébellion, de violence, de transmission et de sororité.
- **L'enlèvement** de Marco Bellocchio, dont beaucoup regrettent qu'il ne figure pas au palmarès : En 1858 un jeune garçon juif de Bologne est enlevé à sa famille par des soldats du Pape. Ayant été baptisé en secret par sa nourrice, il doit recevoir une éducation catholique.
- **Zone of interest** de Jonathan Glazer qui raconte la vie quotidienne et familiale de Rüdolf Höss, à quelques mètres d'Auschwitz, Rüdolf Höss en est le commandant.

4°) **Le discours de Justine Triet**

Personnellement, j'aurais fait partie de celles et ceux qui ont applaudi son courage, pour certains son audace.

Son propos rappelle qu'au-delà du tapis rouge, loin des défilés des tenues de soirées clinquantes, la réalité de la vie est toute autre et en évoquant la question de la réforme des retraites, elle dit très clairement que le Festival et le monde du cinéma ne peuvent y être sourds et ne peuvent rester dans leur bulle.

Désignée (par des hommes politiques de droite et par la ministre de la culture Rima Abdul Malak) comme une enfant gâtée qui profite du système et des subventions publiques, Justine Triet a pourtant bien rendu hommage à l'exception culturelle sans laquelle son film n'aurait pas pu exister. Mais elle alerte sur les politiques libérales de plus en plus agressives qui risquent de réduire les futures possibilités de réalisations, de museler les jeunes réalisateurs et d'appauvrir la création.



Plusieurs articles parus dans la presse les jours suivants, en détaillant très précisément les montants des différentes subventions et leur répartition, déconstruisent les propos de celles et ceux qui ont accusé Justine Triet de « cracher dans la soupe ».

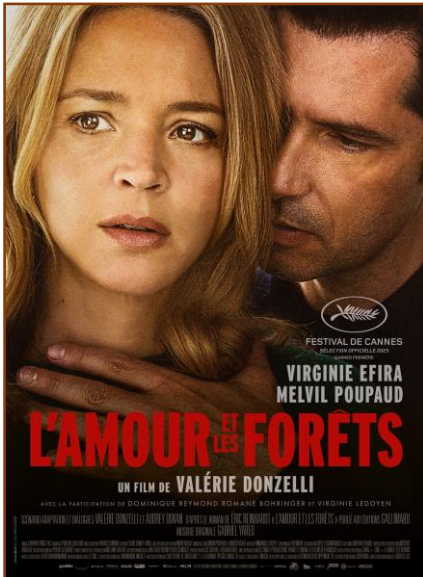
Voir l'article de Télérama à ce sujet. Les subventions publiques n'arrivent qu'à hauteur d'environ 30% et seront remboursées si le film a du succès.

Les écrans du festival se sont éteints...

Que ceux du Méliès nous offrent le plus grand choix possible de cette sélection de ce 76^{ème} festival de Cannes !

(Post-scriptum : le site officiel du Festival de Cannes (<https://www.festival-cannes.com>) regorge d'informations avec des interviews, des masterclasses, toutes les conférences de presse suivant les projections des films de la compétition officielle et suivant le palmarès, etc)

LES FILMS DONT NOUS AVONS PARLÉ



L'amour et les forêts, de Valérie Donzelli

Le sujet : A l'occasion d'une fête, une femme retrouve un ancien camarade de classe, qui se dit amoureux d'elle. Elle en tombe amoureuse à son tour, se marie avec lui, attend bientôt un enfant de lui, déménage avec lui dans une région loin de sa famille... mais c'est un pervers narcissique.

Le sujet est très bien traité, la perversité du mari n'apparaissant que progressivement, invisible au départ. Le film est construit sur des allers-retours entre le présent, où l'héroïne raconte son histoire à son avocate en vue de

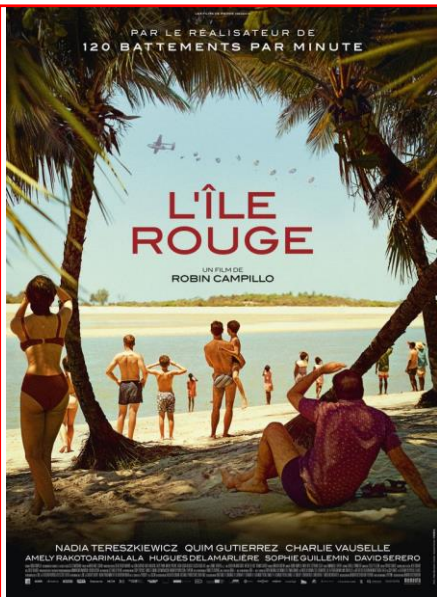
demander le divorce, et des scènes de son passé de femme sous emprise. C'est un film beau et poétique alors que l'histoire qu'il raconte est sordide. Ceci dit, la fin du film est ouverte (elle réalise qu'elle peut s'en sortir), alors que dans le livre éponyme d'Eric Reinhardt dont le film est adapté, l'héroïne ne s'en sortait pas.

La sexualité est un endroit de danger parce qu'il y a du don et de l'abandon. Or, plus un homme est pervers, moins on s'en rend compte. Là, il manipule même les enfants. Et quand il reconnaît sa perversité, c'est pour retourner l'argument contre sa femme, lui reprocher de l'avoir « laissé devenir un monstre » !

Un critique a cité un mélange des univers de Jacques Demy et d'Alfred Hitchcock comme possibles influences et c'est bien vu : Valérie Donzelli met toujours des touches couleurs dans ses décors (Demy) et le suspense du film va croissant, avec un méchant charismatique comme le préconisait Hitchcock.

Enfin, les amoureuses de Bertrand Belin ont aggravé leur cas en découvrant une parenthèse enchantée avec le chanteur en amant idéal !

À ceux qui voudraient en savoir plus : écoutez le numéro de *La Grande Librairie* dont les invités étaient Valérie Donzelli, Audrey Diwan (sa co-scénariste) et Eric Reinhardt, à partir de la 32^{ème} minute : <https://www.france.tv/films/festival-de-cannes/4897921-special-cannes.html>



L'île rouge de Robin Campillo

Les derniers mois de la colonisation française, à Madagascar, vus par les yeux d'un enfant de 7 ans.

Avis contrastés sur ce film qui, à travers le point de vue d'un enfant, raconte l'éducation d'un regard. L'éducation du cinéaste parce que pendant le débat, Robin Campillo a confié que cet enfant, c'était lui-même et qu'il avait mis beaucoup de ses vrais souvenirs d'enfant d'expatriés, dans ce film.

Autant la mise en scène est brillante dans les scènes de groupe, c'est un art d'arriver à créer cette fluidité, cette impression de naturel, avec tout un groupe d'acteurs

composé d'adultes et d'enfants ; autant la fin, quand des indépendantistes malgaches prennent la parole à tour de rôle pour faire des discours politiques, a été jugée maladroite, d'une platitude qui déséquilibre le film. En même temps, c'est le seul moment où les Malgaches prennent la parole. Alors peut-être que la scène à sauver est celle où l'on passe de ce que se disent les Français entre eux, c'est-à-dire 90% du film, à ce que se disent deux Malgaches entre eux une fois les Français endormis.

De manière générale, les gens ont « bien aimé sans plus » et ont surtout apprécié le débat avec le réalisateur. Richesse des interventions de spectateurs, des Malgaches qui nous ont appris l'ampleur des massacres de l'armée française en 1947, oubliés en raison de ceux commis par la même armée française en Algérie.

L'Odeur du vent de Hadi Mohaghegh

Dans une maison isolée au milieu d'une plaine d'Iran, un homme fortement handicapé vit seul avec son fils tétraplégique. Un jour, le transformateur de la maison tombe en panne. Un électricien vient pour le réparer. Une pièce manque, il part à sa recherche...

L'Odeur du vent nous a fait passer un moment suspendu. Des plans fixes, presque pas de dialogues, le rythme est très lent mais il suffit de se laisser porter par la beauté des images pour être embarqué.

L'histoire, aussi minimaliste soit-elle, est une fable. C'est la description d'une chaîne de solidarité incroyable, où, avec une économie de mots dont nous n'avons pas l'habitude ici, chacun rend service à son prochain. Ici, nous avons tendance à tout attendre de l'Etat. Eux fonctionnent grâce à l'entraide, ils se débrouillent, c'est presque une vision anarchiste de la société. L'émotion n'étant pas exprimée par les acteurs, ce sont les spectateurs qui la ressentent, d'autant plus fortement.



Jeanne Dielman de Chantal Ackerman

Le titre complet est : « Jeanne Dielman, 23 quai du Commerce, 1080 Bruxelles ». Alors c'est quoi, ce film OVNI qui a encore récemment défrayé la chronique, en étant élu en 2022 « meilleur film de tous les temps », au terme du vote de 1 600 critiques de cinéma du monde entier, pour la revue anglaise *Sight and Sound* ?

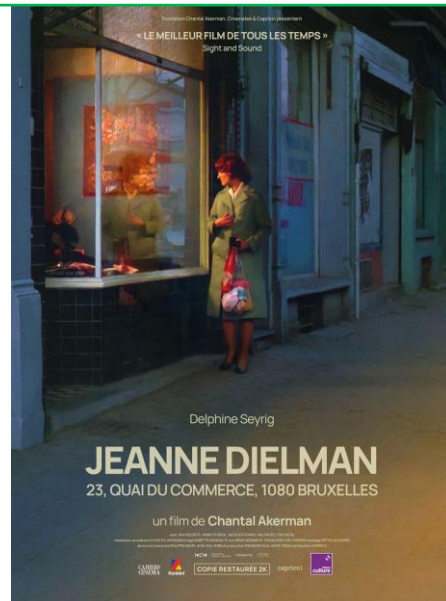
C'est l'histoire d'une femme, veuve, qui vit seule avec son fils, qui accomplit des tâches ménagères et qui se prostitue à domicile, l'après-midi.

H. l'a vu en se disant « *Il faut qu'elle ne fasse aucune faute* »... jusqu'au moment où elle en fait une. C'est un

film où l'on est captivé au moment où cette femme s'interrompt soudain dans l'épluchage d'une pomme de terre... Il faut le faire ! Chantal Ackerman avait 24 ans quand elle l'a réalisé : audace de la jeunesse ! C'est un film où l'on regarde Delphine Seyrig laver la vaisselle dans la durée, du premier verre au dernier couvert... et on la voit de dos !

Mais c'est un film magistral parce qu'il montre une pathologie de manière clinique, avec une rigueur de chaque instant. Voilà une femme qui n'existe pas pour elle-même. Dans sa relation avec son fils il n'y a pratiquement pas de paroles, l'atmosphère est pesante. Il y a un travail extraordinaire sur le son, elle passe son temps à ouvrir et fermer les portes des différentes pièces de son appartement, à allumer et éteindre la lumière. Tous ces bruits d'intérieur montrent son enfermement total et nous spectateurs on est enfermés avec elle, on a envie que ça s'arrête... d'autant plus que le film dure 3h18 ! Mais l'ennui fait partie du processus d'apprentissage de tout spectateur.

Si vous voulez en savoir plus, ne passez pas à côté de l'émission « [Sans oser le demander](#) » du 2 mai 2023, sur France Culture, avec Hélène Frappat en géniale exégète!



**Et maintenant, le « film-doudou »
de Marie-Christine :**

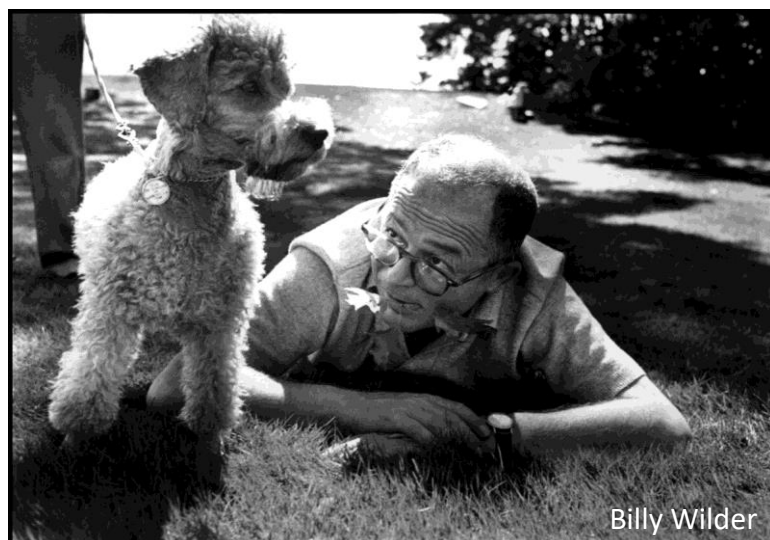
Some Like It



Some like it hot (*Certains l'aiment chaud* en français, pour une fois le titre français est fidèle au titre original) est un film de Billy Wilder sorti en 1959, avec Marilyn Monroe, Tony Curtis et Jack Lemmon.

Qui était Billy Wilder ?

En étudiant sa biographie pour nous présenter le film, Marie-Christine a découvert que ses origines et son histoire expliquent tout ce qu'il met dans ses films. Né Samuel Wilder, Billy W. était un juif autrichien, que son père destinait à une carrière d'avocat, de médecin ou de professeur, et qui a préféré se tourner vers le journalisme.



Il est parti vivre à Berlin à 20 ans et là, il s'est fait danseur mondain, gigolo, escort boy on dirait aujourd'hui. Il a fréquenté des cabarets à l'âge où l'on forme sa vision du monde. On ne peut pas ne pas penser à *Certains l'aiment chaud* en apprenant cela !



Il a rejoint son frère en Amérique en 1934. Il ne parlait alors pas un mot d'anglais ; mais il s'est rapidement adapté puisqu'il est devenu scénariste, entre autres pour celui qui allait devenir son maître, Ernst Lubitsch ! Quand il était bloqué dans l'écriture d'une scène, il se demandait toujours : « *Qu'aurait fait Lubitsch ?* »

Il est devenu américain à l'âge de 28 ans, en 1934 et *Certains l'aiment chaud* date de 1959. C'est son dix-septième film, avec Jack Lemmon qui est devenu son acteur fétiche.

Certains l'aiment chaud, ça commence comme un film de gangsters, du temps de la prohibition, et puis ça devient une comédie débridée, avec des allers-retours constants entre des actions vives et des scènes plus douces.

Tony Curtis joue le beau gosse qui a une emprise sur son copain/collègue Jack Lemmon. Ils sont tous les deux musiciens et courent le cachet... que Tony Curtis joue et perd aux courses de chevaux !

Un jour, témoins involontaires d'un massacre, ils sont obligés de fuir et même de se travestir pour ne pas être reconnus.

Tony devient « Joséphine » et il faut voir et entendre le moment où Jack Lemmon décide que son prénom féminin sera : « Daphné ! »



Marilyn Monroe apparaît quand ils embarquent dans le train qui les conduira en Floride avec l'orchestre exclusivement féminin qu'ils viennent d'intégrer. D'où une surprise-partie dans le train de nuit où Jack Lemmon/Daphné est mis au supplice parce qu'entouré de filles qui envahissent sa couchette. Quand on croit que plus personne ne peut pénétrer dans cette couchette, il en vient encore, ils sont entassés comme des sardines là-dedans, et lui doit à toute force cacher qui il est. « *T'es dans une pâtisserie mais t'as pas le droit de toucher aux gâteaux !* » lui dit Tony/Joséphine.

Marilyn est Sugar, une chanteuse, joueuse de yukulélé, naïve, un peu alcoolique sur les bords, mignonne comme c'est pas permis et qui rêve de rencontrer un milliardaire. Alors Tony/Joséphine se fait passer pour un milliardaire pour la séduire.



Pendant ce temps, Jack/Daphné en séduit un, un vrai, de milliardaire : Osgood qui en tombe raide dingue... et on le comprend !

Pourquoi ce film est-il encensé ?

- ❖ C'est filmé dans un très beau noir et blanc
- ❖ C'est à la fois une comédie, un film de gangsters et une histoire d'amour
- ❖ En femmes, Tony Curtis et Jack Lemmon sont irrésistibles
- ❖ Ça joue du jazz tout le temps
- ❖ Les chansons accompagnent l'intrigue, dont le fameux « Poupoupidou » de Marilyn
- ❖ Il y a des chassés croisés, beaucoup d'énergie...
- ❖ Enfin c'est un **FILM-DOUDOU**, qu'on aime voir et revoir !



Pourquoi ce titre : *Certains l'aiment chaud* ?

Quand elles font connaissance dans le train, Sugar demande à Joséphine et Daphné : « *Vous venez d'où ?* » Et les deux de répondre : « *Du classique, on est des musiciennes classiques.* » [Pieux mensonge] « *Et toi ?* »

Sugar : *Oh moi je n'aime que le jazz !*

Daphné : *Some like it hot !* » (*Certains l'aiment chaud*)

À chaque nouvelle vision, Marie-Christine a trouvé ce film plus progressiste, il gagne à être revu. La première fois, elle était très jeune, elle n'y a vu qu'un film drôle, dans une soirée cinéphile. La seconde fois, elle y a vu un film féministe, par exemple dans cet échange entre Jack Lemmon et Tony Curtis à propos d'Osgood :

« *Il m'a pincé les fesses dans l'ascenseur !*

- *Maintenant, tu sais ce qu'endurent les femmes !*

- *Alors que je ne suis même pas jolie !*

- *Les hommes s'en fichent : une jupe pour eux, c'est comme un chiffon rouge pour un taureau !* »

Dans ce film comme dans nombre d'autres titres de sa filmographie, Billy Wilder va à l'encontre du discours puritain dominant. Maintenant, Marie-Christine le trouve carrément d'avant-garde... et elle a bien raison !



Last but not least, Marie-Christine a conclu son exposé par une représentation, avec Isabelle, de la dernière scène du film, nous amenant à la plus célèbre réplique finale de l'Histoire du cinéma.

Jack/Daphné s'est résolu à révéler à Osgood, son « amoureux » de milliardaire, qu'il est un homme, parce qu'Osgood veut qu'ils se marient.

Osgood : - *J'ai appelé Maman, elle en a pleuré de bonheur. Elle veut que vous portiez sa robe de mariée en dentelles.*

Daphné : - *Oh non ! Je ne peux pas me marier dans la robe de votre mère. Elle et moi nous ne faisons pas la même taille.*

- *On fera faire des retouches.*
- *Oh non ! Pas de ça surtout. Osgood, je serai franche avec vous. Nous ne pouvons pas nous marier du tout.*
- *Pourquoi ?*
- *Eh bien pour commencer, je ne suis pas une vraie blonde !*
- *Pas d'importance.*
- *Je fume, je fume comme un sapeur !*
- *Ça m'est égal.*
- *J'ai un passé horrible. Depuis trois ans je vis avec un saxophoniste.*
- *Je vous pardonne.*
- *Je ne peux pas avoir d'enfants !*
- *Nous en adopterons.*
- *Enfin vous ne comprenez pas Osgood : JE SUIS UN HOMME !*
- *Nobody's perfect ! (Bah... personne n'est parfait)*

